



HAL
open science

Introduction

Annabelle Morel-Brochet, Nathalie Ortar

► **To cite this version:**

Annabelle Morel-Brochet, Nathalie Ortar. Introduction. Morel-Brochet A., Ortar N. (dir.). La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie, Editions L'Harmattan (Paris), Collection Habitat et Sociétés, pp.13-34, 2012, Habitat et Sociétés, 978-2-296-96090-9. <halshs-00903500>

HAL Id: halshs-00903500

<https://shs.hal.science/halshs-00903500v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**LA FABRIQUE
DES MODES D'HABITER**

HOMME, LIEUX ET MILIEUX DE VIE

INTRODUCTION

Annabelle MOREL-BROCHET & Nathalie ORTAR

Comment se fabrique le rapport fonctionnel et pratique, idéal et matériel de l'homme à ses lieux et milieux de vie ? Comment cette relation se manifeste-t-elle ? Répondant d'une volonté commune d'expérimentation, cet essai collectif ambitionne de poser un jalon dans l'exploration de la dimension intérieure des modes d'habiter et de ses implications sur leur fabrique.

L'échelle d'analyse privilégiée est ici celle de l'individu et du lieu, entités élémentaires de la relation socio-spatiale. En effet, à cette échelle, il est possible de saisir et caractériser la teneur des relations d'intimité avec les lieux, la multitude de facteurs qui président à l'élection d'un lieu et ce qui du lieu et de l'individu participe à l'émergence d'un bien ou, au contraire, d'un mal-être. Mais ce niveau n'évacue pas les facteurs structurants des modes d'habiter saisis à d'autres échelles. Bien au contraire. Par exemple, questionner la place du sentiment des racines dans les choix résidentiels d'une personne renvoie aux dynamiques de l'immigration. L'aménagement et le ménagement des petits jardins comme le vécu de l'anonymat des foules urbaines interrogent la production de la ville et de ses formes, leur qualité d'appropriation. L'inverse est plus mal aisé et l'on sait les difficultés d'accès aux singularités, au vécu d'une analyse conduite à l'échelle des systèmes.

L'objet mode d'habiter est considérable autant qu'essentiel. Il englobe toutes les échelles d'analyse, de la plus macro à la plus microscopique. Il peut embrasser le marché du logement et sa production comme les contraintes géographiques majeures auxquelles les hommes sont soumis, et dont témoignent les dynamiques de peuplement. Pourraient y figurer encore les cadres sociaux de la famille, du travail et y être intégrées les conditions de la mobilité des hommes dans l'espace... Et le champ n'est pas clos. D'emblée, l'ambition d'exhaustivité nous est apparue doublement vaine sur ce sujet que nous avons choisi : impossible et peu utile. Quant à endosser une volonté

d'échantillonnage donnant à penser l'infinie diversité des modes d'habiter, d'autres ouvrages l'ont déjà fait avec succès (Paquot *et al.*, 2007). On connaît ainsi de nombreuses facettes et échelles à partir desquelles on peut analyser la relation d'un individu ou d'un groupe à un lieu ou un milieu de vie¹. Des approches originales ont aussi pu montrer et témoigner de la variété des conditions d'habitation en fonction du statut social, des revenus, des situations de guerre ou de précarité... S'impose donc un travail de clarification, de positionnement de la démarche portée par cet ouvrage. Pour cela, revenons au lieu et au moment qui furent à l'origine de ce projet : le Séminaire Modes d'habiter et le contexte scientifique dans lequel il a pris forme et sens.

Habiter : un champ de recherche foisonnant

La notion de mode d'habiter rend compte de la manière dont une personne habite, c'est-à-dire construit des liens sociaux, pense et pratique l'espace en général et les lieux et milieux de vie en particulier. Mode d'habiter dépasse ainsi le cadre de l'habitat, du logement. Cette posture envisage la relation d'une personne à son logement comme faisant partie d'un tout. Ses rapports à ses autres lieux de vie (de travail, de sociabilité, de récréation, de vacances...) et à leurs environnements, souvent différenciés, doivent trouver leur place dans un processus d'interdépendance. Ce concept invite à varier le point de vue en considérant le logement (tous les logements), mais aussi le travail, la sociabilité, la consommation et bien sûr les déplacements quotidiens, saisonniers ou occasionnels. Par là, c'est à un va-et-vient entre les échelles géographiques que l'étude des modes d'habiter nous convie (logement, environnement immédiat, quartier/village, ville/canton, région, nation, monde).

Les logiques qui président à cette traduction concrète des comportements de l'habitant et qui donnent sens et cohérence au système socio-spatial de la

¹ Qu'il s'agisse des géographes, sociologues ou anthropologues co-auteurs de cet ouvrage, l'acception de milieu rendu souvent ici par le terme « milieu de vie » intègre à la fois les caractères physiques, matériels des lieux, des environnements habités, mais milieu est aussi indiscutablement humain, social, intégrant le groupe comme l'individu. Pour le versant géographique, nous renvoyons à la définition proposée par Philippe et Geneviève Pinchemel où la notion porte le spatial comme le social (1995). Du côté de la sociologie, l'acception retenue se rapproche de celle évoquée par Jean-Yves Authier à propos du quartier « qui constitue un "milieu", au sens durkheimien du terme (Durkheim, 1987), c'est-à-dire une entité productive, disposant de propriétés propres qui ont des effets sur "le cours des actions humaines", et en particulier sur les manières d'habiter et de cohabiter des individus. » (2002, p. 209).

personne sont au cœur de la réflexion de cet ouvrage. Mode d'habiter porte trois dimensions du réel — les pratiques (dimension factuelle), les représentations (dimension idéelle) et la matérialité (dimension physique) — qui doivent être considérées conjointement. C'est pourquoi il s'intéresse aussi bien à la forme de ce système, à sa structuration multilocale et aux pratiques qui le dessinent, qu'à ses fondements, c'est-à-dire aux valeurs et normes, au système symbolique et au contexte sociétal dans lequel évolue l'habitant.²

Le terme de « mode d'habiter » émerge ici et là dans les écrits : *Diversité des modes d'habiter et appréciation de la gestion* (Allen, Bonetti, 1998), « Modes d'habiter : des choix sous contraintes » (Bonvalet, Dureau, 2000) ou encore lorsque Jacques Pezeu-Massabuau définit le bien-être domestique comme la « soumission heureuse et naturelle de la personne à un mode d'habiter issu de (et prescrit par) sa seule civilisation, à laquelle répondraient (et contraindraient) les formes de la maison que celle-ci a générées » (2002b, p. 78). À notre connaissance, seule Barbara Allen précise ce qu'elle entend par mode d'habiter. La notion lui « permet de qualifier la rencontre entre une personne et un habitat. Elle permet d'appréhender une certaine vision, perception, pratique du quartier propre à la rencontre d'une personne singulière et d'un espace particulier ». Elle poursuit : « La nature des modes d'habiter identifiés dans un quartier et leur mise en perspective permettent d'éclairer la tonalité du quartier, d'identifier et d'analyser des mécanismes et des processus propres au quartier lui-même, qui participent à la formation des modes d'habiter, comme, par exemple, l'histoire de sa création, l'histoire de son peuplement, la qualité de la gestion, le type de politiques dont il a bénéficié, etc. C'est cela que nous dénommons "dynamiques résidentielles d'un quartier" » (2003, p. 141). De notre point de vue, cette conception de la notion de mode d'habiter est très proche de celle que d'autres auteurs nomment manières d'habiter et il est fréquent que l'une soit employée pour l'autre.

Le numéro de *Communications* consacré aux « manières d'habiter » (Bonnin, 2002) témoigne du besoin d'illustrer plus précisément ce qu'habiter veut dire, de rendre compte de la diversité des formes d'habitat et d'habiter. Les recherches autour de l'habitat et du logement ont connu en France un intérêt persistant en sociologie et en anthropologie depuis les travaux

² La notion de mode d'habiter porte ainsi l'idée de pratiques, de comportements, de manières de faire, d'usages, comme dans les expressions mode de vie ou mode de production par exemple.

fondateurs des années 1960³. Toutefois, comme le constate Marion Segaud (2007), si de nombreuses recherches ont permis d'accumuler un matériau empirique montrant par là les progrès des méthodologies d'enquête, peu d'avancées ont été réalisées d'un point de vue théorique, malgré le travail sur l'anthropologie de la maison de Mary Douglas (1991), les différents ouvrages de Jacques Pezeu-Massabuau ou encore les apports de Bernard Salignon (1991) sur ce qu'est habiter, en philosophie.

Au cours des années 1990, un réel regain d'intérêt méthodologique et théorique se manifeste autour ce champ, que ce soit pour la description des manières d'habiter ou à propos du sens porté par « habiter ».

D'un point de vue institutionnel, c'est la création du GIS Socio-économie de l'habitat en 1991 à l'initiative du Plan Construction Architecture qui relance les débats autour de l'habitat et du logement. Le Plan finance également de nombreuses recherches, publiées à l'instigation d'Anne Gotman et synthétisées dans l'ouvrage collectif *Logement et habitat, l'état des savoirs* (Segaud, Bonvalet, Brun, 1998). Dans un deuxième temps, se dessine un croisement des approches et des disciplines auquel se consacre le *Dictionnaire du logement et de l'habitat* (Segaud, Brun, Driant, 2002).

Mais la recherche est également conduite sur d'autres fronts dont celui émergent de l'habiter. Thierry Paquot reprend les travaux de philosophes pour faire connaître et comprendre cette notion d'habiter à un public large. Il participe à la théoriser. « “Habiter” (*wohnen*) signifie “être-présent-au-monde-et-à-autrui”. [...] Loger n'est pas “habiter”. L'action d'“habiter” possède une dimension existentielle. [...] “Habiter” c'est [...] construire votre personnalité, déployer votre être dans le monde qui vous environne et auquel vous apportez votre marque et qui devient vôtre. [...] C'est parce qu'habiter est le propre des humains [...] qu'inhabiter ressemble à un manque, une absence, une contrainte, une souffrance, une impossibilité à être pleinement soi, dans la disponibilité que requiert l'ouverture », écrit-il dans *Demeure terrestre* (2005, p. 13 et 15).

³ Parmi ces travaux, on évoquera ceux de l'équipe de sociologues réunie autour de Paul-Henry Chombart de Lauwe (1960, 1965), ceux de l'anthropologue Amos Rapoport ([1969] 1972), l'étude de Pierre Bourdieu sur la maison Kabyle (1972), celle pluridisciplinaire sur les pavillonnaires d'Antoine et Nicole Haumont, Henri et Marie-Geneviève Raymond (Haumont et al. [1966] 2001 ; Haumont [1966] 2001) et les réflexions d'Henri Lefebvre (1968 ; 1970a ; 1970b).

Il est rejoint par des géographes intéressés par les éclairages que la phénoménologie apporte à l'étude géographique des rapports aux lieux, au nombre desquels on compte André-Frédéric Hoyaux (2000, 2002, 2003) et Mathis Stock (2004, 2005, 2006). Augustin Berque quant à lui poursuit son entreprise de théorisation de la relation homme-écoumène en géographie (1990, 2000). La notion d'habiter connaît alors un certain succès notamment auprès de jeunes chercheurs de sciences sociales (sociologues, géographes, anthropologues...) car elle enrichit l'analyse des pratiques d'une prise en compte (ré)affirmée du vécu, de la dimension intérieure, subjective, intime du rapport aux lieux.

« Mode d'habiter » en intégrant ces dimensions portées par « habiter » invite en sus à intégrer à l'analyse la manifestation physique, extérieure de cette intériorité et de ses interactions avec le monde concret, la Nature (au sens large) et les Autres. La notion d'habiter porte en elle les unités fondamentales de la relation que sont l'homme (sujet) et le lieu (objet) et nous suggère à la fois le temps et l'espace. Prise dans sa dimension aussi bien matérielle qu'ontologique, elle dépasse la notion d'habitat, rappelant que l'on habite le dedans, mais également le dehors, ce qui renvoie aussi à la tension entre lieu et milieu.

Le terme « habiter » s'entend ainsi au sens plein, au sens fort, c'est-à-dire comme forme substantive portant la relation tant idéale et symbolique que matérielle de l'homme-habitant avec tous ses lieux et milieux de vie. Mais, parce qu'habiter « c'est, dans un espace et un temps donnés, tracer un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier » (Segaud, 2007, p. 65), habiter, tel que nous l'entendons ici, n'est pas tout entier contenu dans une manière globale d'être-au-Monde (Hoyaux, 2002). Il est aussi un ensemble d'attitudes et de pratiques spatiales, fondées sur des temporalités quotidiennes, qui se manifestent en particulier dans les rapports au logement, à l'espace local (quartier en ville, village dans le périurbain), à la ville, à l'espace métropolitain.

Les cadres de la réflexion ont ainsi été renouvelés chez tous ceux qui questionnent les rapports à l'espace et aux lieux dans leur complexité. Cet effort de théorisation rend compte également de l'interpénétration des objets de recherche au sein des différentes disciplines. Aborder l'espace domestique impose ainsi aux géographes d'interroger leurs méthodologies d'enquête et leurs modèles théoriques. De nouveaux objets de recherche émergent :

esthétique de l'habitant, gentrification, chez soi, bien-être.⁴ En parallèle, se poursuivent des études sur les objets plus classiques, en sociologie notamment : les rapports au logement, au quartier, les stratégies résidentielles, l'espace domestique.⁵

Ces objets ne sont pas hors du temps ; ils évoluent avec la société. L'émergence d'une réflexion sur la multirésidence et les ancrages multilocaux en est une illustration. On trouve des recherches de théorisation autour des concepts de primarité et de secondarité, proposés par l'équipe de Pierre Sansot (Sansot et *al.*, 1978), puis développés par Jean Rémy (1995). Ces travaux conduiront à des textes sur l'habitat multilocal (Stock, 2006), ainsi qu'à la poursuite de recherches empiriques sur les différentes formes de résidences secondaires⁶. Autres exemples où au travers de travaux empiriques, c'est l'évolution des problématiques à l'aune des évolutions sociales qui est donnée à voir : l'intérêt renouvelé de croiser logement et travail⁷ ou famille et logement⁸.

⁴ Concernant la question esthétique, se reporter à l'ouvrage de Nathalie Blanc (2008). Dans le cas de la gentrification, nous prenons en compte l'émergence du phénomène dans les recherches empiriques françaises et non l'émergence du phénomène en tant que tel. Voir à ce sujet l'introduction de Catherine Bidou-Zachariassen (2003). Quant à la notion du chez soi, elle a notamment été conceptualisée par Perla Serfaty-Garzon (2003) et Monique Eleb (2004). Le bien-être dans ses interactions avec l'espace perçu, vécu, pratiqué a été précocement travaillé par Antoine Bailly (1981). Ultérieurement, on pourra se référer aux travaux de Jacques Pezeu-Massabuau (2002 ; 2004), à l'ouvrage dirigé par Sébastien Fleuret (2006) et au livre tiré de la thèse de Lucile Grésillon (2010).

⁵ Pour un état des connaissances sur l'habitat et le logement, voir l'ouvrage dirigé par Marion Segaud, Catherine Bonvalet et Jacques Brun (1998) et le *Dictionnaire de l'habitat et du logement* (Segaud, Brun, Driant, 2002). Jean-Yves Authier a produit de nombreux travaux sur le quartier (2001 ; & Bacqué, Guérin-Pace, 2006). Concernant les stratégies résidentielles, la littérature est abondante ; l'article d'Yves Grafmeyer (2010) propose une analyse des évolutions des approches en sociologie. Enfin, l'espace domestique a été étudié entre autres par Irène Cieraad (1999), Béatrice Collignon et Jean-François Staszak qui ont publié un recueil à partir d'un colloque organisé autour de ce thème (2003). On pense également au travail de Jean-Paul Filiod sur le désordre (2003).

⁶ Se reporter au numéro de la revue *Autrement* intitulé *L'Autre maison. La résidence secondaire, refuge des générations* (Dubost, 1998), ainsi qu'à l'ouvrage dirigé par Philippe Bonnin et Roselyne de Villanova (1999) et à la thèse de Nathalie Ortar (1998).

⁷ Voir Christena Nippert-Eng (1996). Pour une analyse détaillée des évolutions de ces relations en sociologie et anthropologie francophone, se référer à l'habilitation à diriger des recherches d'Anne Monjaret (2008).

⁸ Le numéro d'*Espaces et sociétés* sur « La famille dans tous ses espaces... ou presque ! », coordonné par Catherine Bidou et Jean-Yves Authier (2005), rend compte de l'évolution des

La notion d'habiter est résolument interdisciplinaire. En témoigne le champ notionnel foisonnant qui gravite autour d'elle.

Appréhender les modes d'habiter dans une telle perspective, c'est ainsi déjà accepter la nécessité, constatée au cours du séminaire, de croiser les approches et les disciplines. C'est aussi prendre acte de la quasi-absence dans le monde anglo-saxon de recherches réellement menées en interdisciplinarité autour de cette question du logement et du *home*, comme le rappelle Shelley Mallett (2004). En France, c'est au travers d'ouvrages thématiques que l'interdisciplinarité est sollicitée⁹ ; cependant, leur portée peut être paradoxalement limitée car, voulant traiter de tous les aspects d'habiter, de toutes les échelles, la mise en dialogue des différentes recherches s'avère mal aisée.

Genèse d'un projet

Le présent ouvrage s'inscrit, nous l'avons dit, dans la filiation directe du séminaire de recherche Modes d'habiter qui s'est tenu à Paris 1 de 2004 à 2007 et qui a été un lieu d'ouverture intellectuelle, de dialogue interdisciplinaire et d'échanges méthodologiques particulièrement enrichissants.

Il reposait sur une triple ambition. D'abord, réaliser un état des connaissances et élaborer une réflexion épistémologique sur les apports du concept de mode d'habiter, tel que proposé par Nicole Mathieu. La réflexion collective et les échanges ont bénéficié au cours des séances du séminaire des apports de Jacques Brun, Martine Berger ou encore Jean-Marc Besse, ainsi que d'un travail de relecture de textes fondateurs¹⁰. Un deuxième objectif était de discuter des apports des méthodologies qualitatives et quantitatives à partir de

questionnements autour du logement en fonction des évolutions de la structure familiale. Se reporter également aux travaux de Catherine Bonvalet (1997 ; & Gotman, Grafmeyer, 1999).

⁹ On évoquera le volume dirigé par Jean-Yves Authier, Catherine Bonvalet et Jean-Pierre Lévy (2010) sur la construction sociale des choix résidentiels, qui permet de réaliser un point sur la question du choix. Au contraire sous l'angle du foisonnement, on trouve l'ouvrage présentant des textes de jeunes chercheurs, réunis par Martine Berger et Lionel Rougé (2012) ou encore celui dirigé par Thierry Paquot, Michel Lussault et Chris Younés (2007).

¹⁰ Par exemple : « *Le concept d'habitation de Chombart de Lauwe* », « *Pierre Deffontaines, L'homme et sa maison* », « *Max Sorre et la notion de genre de vie* », « *Les pavillonnaires. Étude psychosociologique d'un mode d'habitat de Nicole Haumont* », « *Habiter géographiquement : la théorie de l'espace chez Éric Dardel (1900-1968)* », « *G.-H. de Radkowski, Anthropologie de l'habiter* », « *Mauss et l'habiter* », « *Amos Rapoport, Pour une anthropologie de la maison* ».

recherches en cours ou récentes. Le troisième était l'interdisciplinarité, principalement entre sciences humaines et sociales et, on peut le regretter, dans une moindre mesure entre sciences de l'homme et de la société et sciences de la nature.

Du séminaire, est ressortie la nécessité d'une meilleure interpénétration des champs théoriques et empiriques et d'une clarification de l'articulation entre l'individuel, le collectif, l'humain et la personne. Enfin, le poids des couples notionnels pour aider à penser les modes d'habiter a été mis en évidence — dedans/dehors, monde physique/monde social, station/mouvement, pour ne citer que ceux-là — et ce, sans « faire un usage dichotomique de la distinction, comme s'il s'agissait d'opter pour l'un ou l'autre des termes d'une alternative »¹¹.

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans l'existence du séminaire. Il n'en reflète pourtant ni la diversité, ni l'entièreté. Des choix ont été opérés pour dessiner un champ d'exploration resserré autour d'une question : comment, à l'échelle d'un individu-habitant, se construit, se modèle, évolue, en somme se fabrique son mode d'habiter. Il s'agit dès lors de donner de la chair à son expérience des lieux et des milieux de vie. L'objectif est de comprendre non seulement ce qui participe à structurer depuis l'extérieur son mode d'habiter, ce qui l'oriente et le contraint, mais aussi ce qui dans sa propre histoire, son monde intime façonne ses choix et fait qu'il éprouvera bien-être ou mal-être lorsqu'il habitera les lieux.

Dans cette perspective, la priorité a été donnée à l'interdisciplinarité, mais autour d'auteurs et de recherches fondées sur des méthodes essentiellement qualitatives et disposant de matériaux empiriques. Ceci afin de répondre à une volonté affichée de redonner au vécu de l'individu habitant sa complexité et sa force. Nous voulions faire émerger les logiques sous-jacentes qui participent à modeler des modes d'habiter qui peuvent paraître sans cela incohérents. Chaque texte, chaque contribution éclaire, avec sa propre approche, une dimension, une facette, un des ateliers où se fabriquent les modes d'habiter.

La fabrique des modes d'habiter veut témoigner de l'intérêt de construire une approche sensible et du bénéfice à attendre de la reconnaissance des singularités comme des petits détails, car ils servent aussi les objectifs de montée en généralité sur l'habiter et les modes d'habiter. Notre vœu est que

¹¹ Nous reprenons ici le propos de Maria Villela-Petit concernant le débat philosophique opposant l'existant et le vivre dans *Habiter, le propre de l'humain* (Paquot *et al.*, 2007).

l'ouvrage participe à la connaissance des contextes de production et des raisons de nos modes d'habiter. Il s'agit autant de comprendre les enjeux actuels que de faire entrer le temps dans l'analyse des modes d'habiter : qu'il s'agisse des évolutions au cours des générations ou de la vie d'une personne.

La construction des modes d'habiter concerne donc l'individu autant que le groupe. Par l'individu, on peut avoir accès au temps biographique, mais aussi à l'échelle et au temps familial, à l'échelle et au temps social. Ceci autorise une analyse des marques que ces autres échelles impriment sur l'individu. Enfin, décrire les processus de construction des modes d'habiter, c'est apprécier comment, au-delà de la société ou de la seule famille (ou parmi ce qu'elles peuvent offrir), les individus se construisent et composent une certaine singularité habitante.

Mode d'habiter est ainsi un concept évaluateur des rapports des individus et des groupes sociaux à leurs lieux et milieux de vie. Un concept intégrateur également, car il permet d'articuler les facettes de l'habiter : se loger, travailler, vivre ensemble, se déplacer et se récréer. Il permet enfin de tenir ensemble le versant géographique de l'idée d'habiter qui contient les rapports homme/nature (sociétés/milieux) et celui, sociologique, qui touche à l'« habitus » des individus, à leur relation aux groupes sociaux. C'est ce que démontre Nicole Mathieu dans un article introductif. En prenant appui sur cette approche théorique, l'ouvrage s'organise ensuite autour de quatre grandes dimensions qui construisent les modes d'habiter.

La première, « L'habitant par cœur, l'habitant par corps », se concentre sur la place de notre part sensible dans la construction de nos modes d'habiter. Le sensible est appréhendé dans sa dimension affective et mémorielle et dans sa dimension sensorielle.

La deuxième partie, « Habiter ici... malgré tout », pose les questions suivantes : Comment fait-on pour habiter là où l'on habite ? Quelle est la nature des choix qui président à l'élection du lieu dans des contextes de contraintes et ou de précarité ? Comment chacun s'accommode-t-il ensuite de ces lieux et s'arrange-t-il pour articuler travail et vie hors travail ?

La troisième partie, « Un dehors à soi : quels possibles ? », interroge les ruses et les artifices, les gestes et les postures nous permettant d'habiter, les empêchements et les possibilités de s'approprier ces dehors que sont les espaces privés jardinés et les espaces publics.

Pour finir, « Habiter ailleurs. Autrement ? » travaille la question des ailleurs, de ces espaces de secondarité (Rémy, 1995) qui n'en sont pas toujours, la

question de l'habiter multilocal et de ces temps hors du quotidien. Car habiter ailleurs, habiter d'autres lieux, c'est aussi vivre différemment.

L'habitant par cœur, l'habitant par corps

Cette première partie de l'ouvrage aborde le rôle des affects (émotions, imaginaires, sentiments...) et de la perception sensorielle dans la construction et la qualité de la relation entre un individu et un lieu, et des (mi)lieux. Ces deux domaines d'investigation, malgré des recherches axées plutôt sur l'un ou sur l'autre, résultent d'un même mouvement, d'une même dynamique intellectuelle et scientifique, celle qui voit les sciences humaines et sociales s'ouvrir à l'analyse des sensibilités humaines, aux deux sens du mot sensible : celui qui recouvre l'idée d'affectivité et celui qui renvoie à l'idée de sensorialité. Sans être absentes du paysage de la recherche contemporaine, ces approches ne constituent pas néanmoins des champs véritablement structurés, comme en témoigne l'absence de dénominations bien stabilisées.

Pour autant, elles suscitent depuis une voire deux décennies un intérêt croissant, y compris en géographie française, discipline particulièrement sceptique à l'égard de ces considérations, comme le soulignent Jean-Bernard Racine et Béatrice Bochet dans leur « manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse » (2002). Cette méfiance s'applique aux dimensions affectives¹², aussi bien qu'à la corporéité¹³. Bien des années après l'œuvre isolée d'Éric Dardel parue en 1952 où il propose le concept de géographicit¹⁴,

¹² Voir les écrits de Nathalie Audas (2010), Béatrice Bochet (2008), Davidson, Bondi et Smith (2007), André-Frédéric Hoyaux (2002 ; 2003 ; 2006), Denis Martouzet (2002 ; 2010), Annabelle Morel-Brochet (2006), Deborah Thien (2005).

¹³ Voir à ce sujet l'article de Guy Di Méo dans *Géographie et cultures* (2009) où il fait le point sur cet objet qu'est le corps humain et sur la manière dont les sciences sociales et la géographie s'en saisissent. Se référer également à son article de 2010 intitulé : « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie ».

¹⁴ « Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicit¹⁴ de l'homme comme mode de son existence et de son destin » (Dardel, 1952, p. 2). Il écrit à propos du paysage : « Il met en cause la totalité de l'être humain, ses attaches existentielles avec la Terre, ou, si l'on veut, sa géographicit¹⁴ originelle : la Terre comme lieu, base et moyen de sa réalisation. Présence attachante ou étrange, et pourtant lucide. Limpidité d'un rapport qui affecte la chair et le sang » (p. 42).

l'approche des dimensions affectives et subjectives du rapport au lieu a connu un réel développement dans les pays anglo-saxons, avec entre autres les travaux de Yi-Fu Tuan (1974 ; 1977) ou Anne Buttimer (1979 ; 1980). Des recherches ont été conduites en Suisse et en France par le courant de la géographie dite humaniste¹⁵, mais aussi par certains représentants de la géographie sociale et culturelle¹⁶.

Plus récemment et concernant la perception sensorielle de l'espace, outre le travail de Lucile Grésillon (ch. 4), on peut citer en géographie l'ouvrage dirigé par Robert Dulau et Jean-Robert Pitte (1998) à propos des odeurs ; ce dernier étant par ailleurs spécialiste du paysage et de la formation des goûts alimentaires (2006). En anthropologie, l'approche sensorielle se développe sous l'impulsion d'un rapprochement avec les sciences cognitives.¹⁷ Mais l'incidence de ces expériences sensorielles sur les modes d'habiter commence tout juste à être étudiée. On y voit là un accès aux ressentis du confort, thème renouvelé par la question de la modification des comportements, induite par les enjeux du changement climatique et de la transition énergétique¹⁸.

L'intérêt de la géographie pour ces dimensions dont témoignent les textes d'Annabelle Morel-Brochet (ch. 3) et Lucile Grésillon (ch. 4), s'inscrit dans le mouvement plus global d'attention grandissante des sciences humaines et sociales portée à la place des affects, des émotions, des sens, mais aussi des imaginaires dans les faits sociaux. Les travaux d'Alain Corbin (1986 ; 1991 ; 1994) en histoire culturelle en sont une stimulante illustration.

Cependant, force est de reconnaître que, dans les autres disciplines, ce « tournant » sensible n'a permis qu'à la marge de résoudre l'énigme du rapport au lieu et de l'habiter. En revanche, on doit beaucoup au travail de diffusion et de réflexion du philosophe Thierry Paquot (1997 ; 2005 ; 2006 ; *et al.* 2007).

¹⁵ On peut citer Claude Raffestin (1989), Antoine Bailly (1989) ou encore Jean-Paul Ferrier (1998).

¹⁶ On pense notamment à Antoine Frémont (1976) et Guy Di Méo (1991).

¹⁷ Pensons aux travaux sur l'olfaction de Joël Candau (2000) et plus largement à l'évolution des numéros thématiques de la revue *Terrain : Le regard* (1998), *Odeurs* (2006), *Toucher* (2007). Il faut y ajouter le manifeste de David Le Breton *La saveur du Monde : une anthropologie des sens* (2006).

¹⁸ Voir à ce sujet les travaux du groupe de travail dirigé par Elizabeth Shove et son ouvrage *Comfort, cleanliness and convenience. The social organization of normality* (2004) et en France les travaux d'Hélène Subrémon sur « le climat du chez-soi » (2010). Sur notre façon d'habiter le climat, se référer également au beau livre de Martin de la Soudière *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo* (1999).

Mais il faut mentionner les apports découlant du développement de la psychologie environnementale (Weiss, Moser, 2003) ou encore les travaux pluridisciplinaires du laboratoire Cresson autour de la question sonore, de la marche ou des ambiances urbaines. Fort intéressantes pour notre question, ces recherches proposent – fait suffisamment rare pour être souligné – une analyse attentive de la matérialité urbaine et de ses interactions avec l'individu et les groupes et une réflexion méthodologique originale¹⁹. En sociologie, les travaux croisant approche sensible et rapport au lieu demeurent peu nombreux (Breviglieri, Trom, 2003) malgré la qualité et l'abondance des recherches autour du logement, des choix résidentiels ou encore du quartier, qui ont été évoquées.

Les trois textes qui composent cette première partie participent à alimenter ces thématiques et à renseigner l'univers intime de l'habitant. Lucile Grésillon, dans une analyse enrichie par la neurobiologie sensorielle, se concentre sur la perception olfactive et l'évaluation de l'environnement, alors qu'Annabelle Morel-Brochet investit davantage la part affective du rapport au lieu. Toutes deux ne sont pas sans évoquer les deux dimensions de nos sensibilités. Et si Elsa Ramos (ch. 2) n'a pas l'espace pour paradigme, pour autant, elle contribue par son approche à interroger le rôle de l'idée de racines et d'un chez-soi d'origine sur la construction identitaire de l'individu ainsi référé à son identité familiale. Elle montre combien les lieux imaginés, fantasmés et/ou passés alimentent notre représentation de nous-même dans le temps : entre passé et projection dans l'avenir, et plus encore pour ceux qui se sont éloignés de leur terre natale.

Il se peut que dans cette tension entre identité individuelle et appartenance familiale, parfois source de tiraillements intérieurs, l'attachement à ce lieu racinaire empêche d'habiter sereinement le lieu de l'ici et du maintenant ; une dimension jusqu'à présent plutôt analysée dans le cadre de migrations forcées ou consenties (ch. 13).²⁰ Cette tension semble plus légère à porter pour ceux qui, détachés de l'idée d'un lieu fondateur, peuvent incarner, convoquer, se raccrocher au besoin à un passé bien à eux et qui en même temps les dépasse ; passé qui se manifeste au travers d'objets, d'odeurs faisant office d'ancrages identitaires, mais d'ancrages mobiles.

¹⁹ Voir Amphoux, 2004 ; Thibault, Grosjean, 2001 ; Amphoux, Thibaud, 2001 ; Chelkoff, Thibaud, 1993 ; Augoyard, 1979 ; Augoyard, Leroux, 1992 ; Thomas, 2007.

²⁰ Se reporter notamment au travail de Joëlle Bahloul (1992) et Michèle Baussant (2002) sur les migrations contraintes et à celui de Constance de Gourcy (2006) sur les migrations consenties.

Cette question de la trace et du rôle des objets revient en force dans les travaux des anthropologues. En témoigne l'ouvrage de Véronique Dassié (2010) sur les objets d'affection et leur rôle dans la construction d'un chez soi. Plus largement, les travaux du groupe MâP (Matière à Penser)²¹, s'ils ne questionnent pas directement nos modes d'habiter, interrogent toutefois « la liaison tumultueuse des corps et des choses » (Diasio, 2009). Ils rappellent la nécessité de prendre en compte le rôle et la place prise par les objets dans les études de l'habiter, dont témoignent également dans cet ouvrage les articles de Julien Langumier (ch. 7) et Nathalie Ortar (ch. 14) : l'un lorsque les objets disparaissent, l'autre lorsqu'ils servent à maintenir une mémoire.

Le propos d'Annabelle Morel-Brochet questionne lui aussi le poids du passé, mais non plus du point de vue d'un lieu familial ou des objets, mais du point de vue de l'expérience sensible que l'habitant fait des lieux qu'il habite au cours de son existence et de leur sédimentation mémorielle. Elle décrit ce processus qui construit la sensibilité de l'habitant, ses goûts en matière de lieu et de milieu de vie et qui influe sur ses stratégies résidentielles, comme sur la manière dont ces lieux (plus ou moins choisis) sont vécus et supportés. Elle souligne l'importance pour chaque habitant des traces des lieux perdus de leur mémoire, lieux référents qu'il faudra retrouver ou au contraire ne pas retrouver au travers des lieux de la vie à venir. Elsa Ramos et Annabelle Morel-Brochet ajoutent ainsi aux dimensions — se loger, circuler, vivre ensemble, travailler, se récréer — le rapport organisateur de l'habitant à son histoire, à son propre temps, montrant que cette histoire peut parfois devenir plus forte que le réel et qu'en cela, le réel est aussi le produit de l'imaginaire.

Au-delà, cette première partie pose la question du bien-être spatial, de ses implications dans l'agir habitant et des conditions matérielles et sociales de son émergence.

²¹ Voir à ce sujet « Chantier ouvert à public », Marie-Pierre Julien, Julie Poirée, Céline Rosselin, Mélanie Roustan et Jean-Pierre Warnier (2003) et *Le sujet contre les objets... tout contre. Ethnographies de cultures matérielles*, sous la direction de Marie-Pierre Julien et Céline Rosselin (2009).

Habiter ici... malgré tout

La question des choix résidentiels est une question abondamment traitée par les sciences sociales²². Traiter des arbitrages résidentiels ainsi que le fait Cécile Vignal (ch. 5) interroge les ancrages et les mobilités, résidentielles, professionnelles autant que géographiques, ainsi que le choix des lieux d'élection. Tout déménagement impose son lot de remise en question de l'ordonnancement de la maisonnée (Douglas, 1991), de tri, d'incertitudes (Desjeux, Monjaret, Taponnier, 1998). Tout déménagement ébranle également les équilibres professionnels au sein des ménages (Pailhè, Solaz, 2009). L'article de Cécile Vignal permet de souligner les conséquences à long terme du choix de l'ancrage versus celui de la mobilité. Le suivi longitudinal renforce le présupposé de l'interrelation forte entre les modes d'habiter et les liens familiaux et, dans les cas de précarisation et de mobilité de l'emploi, leur importance au sein des enjeux collectifs.

Le choix résidentiel ne peut donc être dissocié de l'emploi. Si l'habitat en pavillon, pour prendre cet exemple, relève d'une préférence têtue des Français, ainsi que le note Françoise Dubost (1997), ce choix n'est pas sans conséquences sur les modes d'habiter et les conditions d'exercice professionnel, en particulier des femmes (Ortar, 2007, 2008).

Le champ des recherches ayant trait à l'habiter en périurbain est foisonnant. Les travaux récents en géographie sont nombreux. On peut penser, par exemple sur la tension créée par les navettes quotidiennes et leur incidence au sein des couples, au travail de Rodolphe Dodier et Laurent Cailly (2007). En sociologie, c'est la place de cette population au sein de l'échelle sociale qui est interrogée²³ et le sens de leurs (im)mobilités résidentielles. Tandis qu'en anthropologie, l'ouvrage de Daniel Pinson et Sandra Thomann (2001) a marqué la réflexion sur le sens des mobilités quotidiennes et leur impact sur la vie familiale.

Le périurbain à certains égards est un milieu de vie qui évoque davantage

²² C'est ce que rappellent les articles de synthèse d'Yves Grafmeyer (2010) pour la sociologie et de Didier Cornuel (2010) en économie, ou encore celui de Jacques Brun (1993) sur les questions de méthode et de transfert de concept que la mobilité résidentielle pose aux sciences sociales.

²³ Voir à propos des banlieues nord de la région parisienne, voir *La France des « petits-moyens »*. *Enquête en banlieue pavillonnaire* (Cartier, Coutant, Masclet, Siblot, 2008) et de la banlieue grenobloise, l'article de Josette Debroux (2011).

l'idée de campagne que de ville²⁴. À ces analyses des lieux et des liens à la campagne, Blandine Glamcevski (ch. 6) ajoute l'observation fine de l'articulation entre le travail domestique et professionnel des femmes et les modes d'habiter qui en découlent. Elle souligne le décalage entre le désir de maison et de campagne pour certaines et un quotidien parfois très contraignant voire mal vécu. Se pose également la question des appartenances et des ancrages comme élément structurant de nos modes d'habiter en particulier en milieu rural ; un thème récurrent dans les études sur les espaces ruraux²⁵, une question qui traverse toutefois largement l'espace social, comme cela a déjà été mentionné.

Si les deux premières contributions de cette partie traitent de l'incidence sur nos modes d'habiter des avantages et difficultés posées par la localisation du logement et son entretien, c'est toutefois Julien Langumier (ch. 7) qui s'empare le plus spécifiquement de ce dernier aspect grâce à son analyse de la reconquête de l'habitat après une catastrophe. Son article met au jour d'une part le rôle du chez soi dans la construction d'un rapport à la famille et au monde et, d'autre part, comment des individus qui ont été confrontés à la disparition de leurs biens, mais non des murs, reconstruisent une capacité à habiter les lieux. Avec celui de Cécile Vignal (ch. 5), son article explore les conséquences de la précarité : le premier à la suite d'une dégradation de l'habitat après une inondation et la deuxième lors d'une précarisation de la situation d'emploi. Ces deux lectures déconstruisent l'idée que le logement est un cocon qui protège de l'univers extérieur, mettant à mal l'idée du cocooning (Serfaty-Garzon, 2002). Ce cocon n'existe que dans la mesure où l'environnement extérieur n'est pas totalement déstructuré et il ne peut se construire que si l'envie existe, ainsi que le relève la conclusion de Julien Langumier.

²⁴ Yannick Sencébé et Mohamed Hilal ont noté la différence entre « les périurbains habitant la campagne à l'abri de la ville pour lesquels les lieux font liens et ceux qui habitent la campagne proche de la ville pour lesquels les liens font lieux » (2002). Lire également l'article d'Annabelle Morel-Brochet intitulé « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes » (2007).

²⁵ Se reporter à Ortar, 2005 ; 2012 et Sencébé, 2004 ; 2011.

Un dehors à soi : quels possibles ?

Les dehors sont par nature, par statut ou par leurs caractéristiques physiques plus difficiles à s'approprier. Ils résistent en quelque sorte, obligeant ou invitant l'utilisateur, l'habitant à ruser, à inventer. Comment peut-on habiter les dehors ? Doivent-ils disposer de certaines qualités ? Les individus pour devenir habitants de ces lieux doivent-ils pouvoir se les approprier et par quels truchements ? L'une des ambitions de la troisième partie est de nous parler du réel, de cette matérialité des lieux qui nous entourent, alors même que peu de choses parviennent à être dites des lieux qui ne soient uniquement du côté du social. Les contributions des auteurs sont bien ici à l'articulation du social et du spatial. Deux catégories de dehors sont abordées, catégories opposées par leur statut comme par leur matérialité : privés et végétalisés dans le cas des recherches de Magali Paris (ch. 8) et Pauline Frileux (ch. 9), publics et minéraux pour Anne Jarrigeon (ch. 10) et Caroline de Saint Pierre (ch. 11). Il s'agit d'y saisir dans un même mouvement à la fois comment on cherche à se les approprier et dans quelle mesure les lieux sont appropriables.

Les deux contributions sur les jardins, leurs configurations, les fonctions qui leur sont attribuées, les usages qu'ils accueillent, s'inscrivent dans l'étroit champ de recherche qui s'est intéressé au jardin ordinaire, domestique, privatif et aux pratiques de jardinage : jardin pavillonnaire, jardin ouvrier... Ce champ a été marqué en France par les travaux des ethnologues Françoise Dubost (1991 ; 1997 [1984]) et Florence Weber (1998) ou encore ceux de l'historienne Béatrice Cabenoce sur les jardins ouvriers (1991 ; & Pierson, 1996) en ce qui concerne la passion potagère. Le texte d'Annie-Hélène Dufour (1998) qui décrit les mécanismes de l'attachement au cours des âges de la vie, mais aussi la relation engagée par le corps dans le jardin, témoigne du regain d'intérêt de l'anthropologie pour le corps, la relation aux plantes et aux objets, bref sur nos modes d'habiter les jardins. Si les passions restent les mêmes, le jardin n'est pas figé²⁶ comme en témoignent Pauline Frileux et Magali Paris. Plus généralement, leurs contributions s'inscrivent parmi les travaux qui questionnent le rapport à la nature qui s'exprime à travers le regain d'intérêt pour ce qui fait

²⁶ Nous renvoyons à ce sujet à l'ouvrage de Françoise Dubost (1997) sur les nouvelles pratiques jardinières qui tendent à patrimonialiser la nature et à celui de Martine Bergues (2011) sur les différents types de jardins actuels et l'évolution du fleurissement.

« campagne »²⁷, mais aussi à travers la quête d'un accès à la nature, notamment en ville²⁸.

Toutefois, Magali Paris et Pauline Frileux empruntent peut-être plus encore le chemin ouvert dans les années soixante par Nicole Haumont (2001 [1966]) à propos des pavillonnaires. Elles mettent en évidence comment le jardin aide à habiter, à mieux habiter. Elles nous disent que pour parvenir à habiter ce jardin, petit ou grand, urbain ou périurbain, le marquage de l'espace est au cœur du processus d'appropriation, une appropriation qui passe par une structuration, une configuration de ce dehors, dans son rapport à la fois au-dedans, à la maison, mais aussi au véritable dehors qu'est l'extérieur public, la rue, territoire de l'Autre. Les haies, les clôtures, nous indiquent les auteurs, ne doivent pas être comprises uniquement comme symbole et matérialisation d'un repli sur soi. Et, même lorsque le jardin est illusion d'un retour ou d'une relation profonde à la nature, il signe la difficulté à vivre les contraintes sociales du rapport aux autres, qui peuvent aller jusqu'à empêcher l'individu d'habiter son dehors jardinier, comme le souligne Magali Paris.

C'est aux dehors publics et à leurs habitants — simples passants ou riverains — que les textes suivants sont consacrés, prolongeant les travaux sur les espaces intermédiaires publiés dans *La société des voisins* (Haumont, Morel, 2005) où anthropologues et sociologues, à partir d'études empiriques, se confrontent aux modes d'habiter ces espaces, aux cohabitations et appropriations possibles.

En effet, en dehors de ces travaux, si les recherches autour de l'habitat, du logement et du jardin domestique interrogent les frontières entre espace privé et public²⁹, ceux consacrés aux espaces publics voisinent davantage avec les problématiques de l'architecture et de l'aménagement³⁰ ou de la culture³¹. En ce milieu urbain et ces lieux publics, quelles marges de manœuvre la ville nous ménage-t-elle ? Comment y maîtriser l'espace ? Comment ajuster notre présence aux autres ; ces autres qui dans les lieux de rassemblement sont bien une extériorité sociale, mais qui s'apparentent en situation de flux, de circulation à

²⁷ Cette question a été traitée régulièrement depuis le renouveau démographique des espaces ruraux dans les années 1970. On peut évoquer entre autres : Eizner, Hervieu *et al.*, 1978 ; Hervieu, Viard, 1996 ; Urbain, 2002.

²⁸ Voir Mathieu, Jollivet, 1989 ; Débié, 1992 ; Querrien, Lassave, 1997 ; Mathieu, Blanc 1996 ; Mathieu, 2000 ; Lizet, Wolf, Celecia, 1999 ; Blanc, 2009.

²⁹ Se reporter aux écrits de Barbara Allen (1998) et de Laurence Roulleau-Berger (2003).

³⁰ Se référer notamment aux travaux du Cresson évoqués plus haut.

³¹ Voir Blanc, 2008 ; Ardenne, 2002 ; Lolive, 2006 ; Négrier, 2007.

des obstacles à contourner, se confondant avec la matérialité urbaine ? Le texte d'Anne Jarrigeon, dans le sillage des sociologues Isaac Joseph (1984) et Richard Sennett (1979), est enrichi par les apports des recherches portant sur la proxémie, guère renouvelés depuis le travail de l'anthropologue Edward T. Hall (1963) et l'ouvrage d'Abraham Moles et Élisabeth Rohmer en psychologie (1972). Il conduit à nuancer l'idée que la ville est pour tous un lieu d'épanouissement au travers d'une sociabilité citadine mythifiée et montre combien les conditions d'accès à l'habiter anonyme ne sont pas les mêmes pour tous.

Quant à Caroline de Saint Pierre, c'est une autre dimension des modes d'habiter les lieux publics qu'elle nous invite à examiner à travers la relation qui peut exister entre lieu, œuvre d'art et habitants : ceux de passage et ceux qui résident à proximité. Que signifie habiter des lieux patrimoniaux³² ? Au-delà de la place de l'art dans la ville, il faut s'interroger sur le sens de l'art dans l'espace public au moment de sa création, sur sa réception immédiate, sur son appropriation dans le temps plus long et par les différents publics habitants. Il situe la réflexion sur l'œuvre dans le temps, afin d'apprécier les décalages entre pérennité de l'objet (entretien et intégrité) et évolution du regard qu'on lui porte. Le propos renvoie ainsi au rôle que joue l'art public dans l'identité et l'image du lieu et qui rejaillit sur ses habitants permanents. En mettant en parallèle la vie et l'évolution propre de l'œuvre dans sa matérialité, et l'intérêt différencié des habitants pour son entretien, selon que le lieu qui l'héberge bénéficie d'une image publique positive et d'un capital symbolique fort ou non, cette approche est tout à fait originale.

Habiter ailleurs. Autrement ?

La dernière partie de l'ouvrage interroge les lieux de l'ailleurs et relève ainsi d'une autre complexité des modes d'habiter. Dans quelle mesure habiter ici est-il influencé par nos modes d'habiter ailleurs et antérieurs ? Habiter ailleurs implique de prendre en compte trois éléments déterminants de l'évolution de nos modes d'habiter, apparus de façon concomitante.

Le premier élément est l'avènement du temps des vacances qui a démultiplié les possibilités d'expérimentation, comme le montre notamment le numéro d'*Ethnologie française* sur le camping (Sirost, 2001). Mais vivre

³² Voir à ce sujet en particulier la première partie de l'ouvrage collectif dirigé par Maria Gravari-Barbas, *Habiter le patrimoine. Enjeux, approches, vécu* (2005).

ailleurs, vivre différemment, c'est tout un art, qui résulte d'un apprentissage social d'autres modes d'habiter, apprentissage encadré et promu par l'État autant que par les médias, ainsi que le montre Christophe Granger (ch. 12). Il s'agit là d'un art de vivre autant que d'un savoir être mettant en œuvre une relation différente au temps, aux rythmes et routines, à la mise en scène de la vie quotidienne, au désordre, mais aussi au corps. L'ouvrage dirigé par Alain Corbin (1996) en avait décrit l'avènement ainsi que la démocratisation³³ ; on en comprend mieux les ressorts à la lecture de l'article de Christophe Granger.

Le deuxième élément est l'augmentation des migrations de travail au cours du XX^e siècle. L'un des effets a été l'augmentation du nombre des résidences secondaires (Dubost, 1998). La migration peut être réalisée à l'intérieur d'un pays ou être internationale. En Europe, elle s'est massivement effectuée depuis les zones rurales vers les grandes métropoles, donc du rural vers l'urbain, mais aussi d'un habitat en maison vers un habitat en appartement. Ce phénomène a ainsi favorisé le dédoublement, dans les cas de migrations internationales, des espaces de référence, comme le démontre par exemple la thèse d'Irène Dos Santos (2010).

Le troisième élément a été l'augmentation de notre capacité à nous déplacer, ce rétrécissement des espaces-temps (Harvey, 1989) qui a rendu possible d'habiter de plus en plus loin de son lieu de travail, ainsi que le mentionne Annabelle Morel-Brochet (ch. 3), et ainsi de s'autoriser des choix électifs plus larges. Mais cela a également permis de se déplacer plus loin et plus vite le temps des vacances ou des fins de semaine, donnant ainsi sens et vie à un dédoublement des espaces de vie. Ce sens varie au cours des générations comme en témoigne l'article d'Irène Dos Santos (ch. 13) sur l'évolution de la signification donnée par les descendants de migrants à la résidence construite ou héritée au Portugal. Le dédoublement des lieux d'affect voire des lieux de vie bouscule l'ordre des préséances au point que certains auteurs comme Dieter Müller (2002) considèrent qu'il est artificiel de différencier résidence secondaire et principale à partir du moment où les temps de présence s'équilibrent. Ce bouleversement affecte également les organisations familiales comme en témoignent les multiples travaux sur les familles et les actifs multilocalisés.³⁴

³³ Bertrand Réau, dans son ouvrage *Les Français et les vacances* (2011), rappelle les limites des processus de démocratisation des vacances.

³⁴ Voir, entre autres références, le numéro spécial des *Cahiers du genre* dirigé par Isabelle Bertaux-Wiame et Pierre Tripiier (2006), la recherche européenne sur les familles multilocalisées (Schneider, Meil, 2008) et l'ouvrage dirigé par Stéphanie Vincent-Geslin et Vincent Kaufmann (2012) qui analyse les ressorts de l'allongement des mobilités et de modes d'habiter électifs.

Cette dernière partie de l'ouvrage, comme la première, questionne la constitution de nos ancrages et leur influence sur le long cours, autrement dit comment nos séjours dans les lieux impriment leur marque sur notre habiter. Gaston Bachelard a été l'un des premiers à évoquer l'influence des maisons de notre passé sur nos modes d'habiter futurs : « C'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables » (1967, p. 26). Mais parmi ces lieux, ceux de nos vacances passées, dont nous nous rappelons souvent mieux, nous marquent parfois plus durablement que nos lieux de vie quotidiens.

Pour le géographe David Harvey (1989), la contraction de l'espace-temps a conduit à une accélération de nos rythmes de vie qui a eu pour corollaire un étirement des relations sociales. Selon le sociologue Anthony Giddens (1991), les connexions sociales s'étendent latéralement à travers le temps et l'espace, les localités à travers le monde sont devenues moins dépendantes de la co-présence et plus dépendantes d'interactions à travers la distance ou de relations avec les absents. Dans la tension entre une accélération de nos rythmes de vie et les possibilités d'étendre les connexions sociales, peut se lire le désir de redonner du sens au temps, au corps et au lieu. L'anthropologue Davina Chaplin (1999) le montre à travers sa description des seuils symboliques que franchissent les résidents secondaires britanniques lorsqu'ils se rendent sur leur lieu de villégiature, ainsi que dans la description de leur rapport au temps des vacances volontairement déstructuré. Quant à Nathalie Ortard (ch. 14), elle nous montre, au travers du rapport que l'on entretient avec les objets entreposés dans les résidences secondaires, comment leur usage favorise la réinscription de l'individu dans le temps long de son histoire familiale et de l'histoire sociale et technique récente. Plus largement, cette question des ancrages rappelle l'importance de prendre en compte la place des corps (Julien *et al.*, 2006) pour accéder à une « intelligibilité du social »³⁵. On comprend alors comment habiter ailleurs et l'habiter d'hier peuvent redonner du sens au présent et au vécu immédiat des individus.

Aussi, si tous les individus pris dans un contexte de mobilité n'éprouvent pas le besoin ou n'ont pas eu la possibilité de conserver de

Dans *Verts paradis* Jean-Didier Urbain (2002) en analyse les conséquences lors d'une installation à la campagne.

³⁵ Citation reprise à J.-M. Berthelot (1988).

tels ancrages, notre capacité à habiter les lieux du présent n'en demeure pas moins dépendante de notre maîtrise du passé, rappelant ainsi que nos modes d'habiter les lieux sont aussi des modes d'habiter le temps.